

VOYAGE À LA LISIÈRE DES MONDES

"À la lisière des mondes" : Cycle de soirées rencontres autour de l'habitabilité du monde

Les 27, 28 et 29 mars derniers, le musée de Millau, en collaboration avec le cinéma de Millau et le Mas-Razal, et en partenariat avec la Chaire « Habitabilité de la terre et transitions justes » de la Sorbonne, organisait un cycle de trois soirées intitulées « À la lisière des mondes » autour de l'habitabilité de demain sur le territoire des Grands Causses.

J'ai eu la chance de participer à ces trois soirées passionnantes et inspirantes, au cours desquelles j'ai appris, entre autres, plein de nouveaux mots, et je vais tenter ici de vous partager cette expérience.

Êtes-vous bien prêts ? Accrochez-vous, je vous emmène en voyage, en voyage à la lisière des mondes.

Jeudi 27 mars avait lieu au musée de Millau la projection du documentaire « Vivant parmi les vivants », en présence du réalisateur Sylvère Petit, et dont les protagonistes sont une jument de Przewalski (Stipa), une chienne (Alba), et les philosophes Vinciane Despret et Baptiste Morizot.

Vendredi 28 mars, une conférence était tenue par les anthropologues Philippe Descola et Nastassja Martin, et la philosophe Vinciane Despret. Samedi 29 mars, une discussion était organisée au Mas Razal autour de la question « À quoi tenons-nous ? » en présence des anthropologues Nastassja Martin et Philippe Descola.

« Sacré programme » me direz-vous ? « Je ne vous le fais pas dire » vous répondrais-je.

Tellement intense ce programme que le samedi matin je me suis réveillée en panique ! En effet, en introduction de la conférence de la veille, Nastassja avait posé plusieurs questions concernant la manière dont on souhaitait concevoir l'habitabilité de notre territoire des grands causses, dans un langage très très très sophistiqué d'anthropologue, que j'avais essayé tant bien que mal de consigner dans mon petit carnet. Bon, je ne sais pas si j'ai bien retranscrit ses demandes, mais j'ai fait ce que j'ai pu, et je dois bien avouer que si j'ai compris ce que j'ai envie de comprendre, ça m'arrange.

Bref, en relisant mon carnet en buvant mon café ce matin-là, trois questions

posées aux collectifs qui habitent un territoire se sont dégagées de mes notes :

1. Quels sont les éléments que le collectif veut convoquer ?
2. Quelles bonnes relations le collectif souhaite avoir avec ces éléments ?
3. Et ce territoire, le collectif le souhaite habitable pour qui ?

Intéressant, n'est-ce pas ? Bien assez pour se pencher sérieusement sur ces questions, et je comptais bien essayer de lui répondre quelque chose le soir même au Mas Razal ! Évidemment les deux conférencier-e-s (Vinciane Despret et Philippe Descola) ont amené des éléments de réponse pendant leurs longs monologues passionnants, mais j'avais aussi l'impression que Nastassja voulait interroger les collectifs sur le terrain. Alors, d'une, Nastassja, comment dire, je l'admire énormément, donc j'avais au moins envie d'essayer de lui répondre, et de deux, ça tombe bien, je fais partie d'un collectif sur le terrain : le collectif des sociétaires de la SCTL sur le plateau du Larzac. Ça vous dit quelque chose ?

Alors ni une ni deux, j'ai pris ma cafetière et mon petit carnet, et j'ai tenté de coucher sur le papier comment moi, de mon humble point de vue d'habitante du plateau du Larzac et sociétaire de la SCTL, je pourrais répondre à Nastassja.

1. Quels sont les éléments que le collectif veut convoquer ?

Eh bien le collectif des habitants du plateau du Larzac pourrait tout simplement invoquer cet élément : le plateau du Larzac !

Sur cet élément, il y a ses habitants humains, animaux, plantes, roches, vent, soleil, pluie, etc.

Dans cet élément il y a l'eau qui s'y infiltre pour ressurgir en source (Durzon, Espérelle...) et en rivière comme la Dourbie. Dedans il y a aussi des animaux et des rochers, et même des humains un peu fous qu'on appelle spéléologues et qui aiment explorer ses cavités. Un ami voisin, bûcheron, poète et spéléologue m'a même confié aimer grattouiller la terre encore et encore, se laisser pénétrer par les éléments, l'eau, l'argile et les aragonites, et s'émerveiller devant tant de beauté.

Et si on convoquait ce plateau ? Si on se posait les questions de son point de vue à lui ? S'il avait son agentivité* propre ?

Par exemple, comme Vinciane Despret qui décrit la perplexité des scientifiques observant un insecte butiner une fleur sans pollen, et qui déplace la question en se demandant si l'esprit des scientifiques n'est pas un peu trop étroit, et que peut-être que la fleur éprouve du plaisir à être butinée sans fonction reproductive de pollinisation, on pourrait se demander si le plateau n'éprouve pas aussi du plaisir à être grattouillé de l'intérieur par les spéléologues ?

On pourrait se demander comment il vit le fait de se faire empoisonner la surface puis pénétrer par des pesticides, fongicides, engrais chimiques et autres substances nocives ?

Cela vous paraît farfelu, perché ou exotique ? Eh bien sachez que si l'on prend juste un tout petit peu de recul, c'est plutôt le fait de trouver ces questions farfelues qui est dysfonctionnel. Car comme l'expliquait Philippe Descola le vendredi soir, notre cosmologie occidentale européenne où nous ne devons pas d'égards aux autres que nous, notre façon de non-considérer les non-humains, est finalement très exotique au regard de l'ensemble des cosmologies des peuples du monde. Cette cosmologie qui est la nôtre vient de la révolution anthropologique du 17^{ème} siècle où le naturalisme est né et a différencié les êtres humains, êtres exceptionnels avec des capacités morales et cognitives, des autres êtres ou éléments devenant alors à leur merci. Cette nouvelle façon de voir le monde a permis de concevoir autrement les rapports entre les humains et le reste, transformant tout le reste en marchandise. C'est ce qu'il appelle non pas l'anthropocène, mais le « capitalocène ». Et c'est de là qu'il estime que nous avons commencé à rendre notre terre moins habitable. Cette cosmologie a malheureusement peu à peu infusé, par la force, dans beaucoup de peuples du monde avec la colonisation.

Bref, c'est la catastrophe. Alors pour y remédier, il semble urgent de resubjectiver les autres que nous (non humains). Et pourquoi ne pas commencer localement à resubjectiver le Larzac : le rendre de nouveau sujet et plus objet, lui rendre

son agentivité propre, une personnalité juridique ? Cela a déjà été fait pour des montagnes et des rivières dans d'autres endroits du monde (le fleuve Whanganui en Nouvelle-Zélande, la rivière Vilcabamba en Équateur, etc.), il redeviendrait propriétaire de lui-même, aurait des droits qu'il pourrait défendre, et il le mériterait bien avec tout ce qu'il a porté comme luttes, vous ne pensez pas ?

Resubjectivé, il l'est déjà, je trouve, ce plateau du Larzac qui nous porte. Ici des gens disent parfois « l'esprit Larzac », ils disent souvent qu'ils habitent « sur le Larzac » avant de donner le nom du lieu précis où ils vivent.

Vous le savez, les humains qui vivent sur des lieux SCTL ou appartenant à la SC GFA Larzac ne sont pas propriétaires des lieux qu'ils occupent, maisons ou fermes. Ils doivent laisser la place à d'autres à l'heure de leur retraite (cf GLL N° 369, texte « Ceux qui partent »). Ils sont « de passage » sur le Larzac. Eh bien je trouve ça intéressant à observer, ces gens-là. Je leur trouve une certaine humilité et une fragilité qui me paraît importante à garder à l'esprit quand on habite un lieu. Peut-être qu'on en prend un peu plus soin quand on s'y sait de passage, peut-être qu'on devient un peu moins con avec l'âge quand on sait que la terre ne nous appartient pas et qu'on doit la laisser à d'autres ensuite ? Attention, je ne dis pas ici que tous les propriétaires fonciers sont cons, mais que peut-être ça oblige à ne pas trop le devenir de vivre réellement l'expérience d'habiter sans posséder⁽¹⁾. La fragilité⁽²⁾ ne nous oblige-t-elle pas à créer sans cesse, et la créativité n'est-elle pas l'essence de la résistance ?

2. Quelles bonnes relations le collectif souhaite avoir avec ces éléments ?

Donc, une fois l'élément « plateau du Larzac » choisi, je me pose la question de quelles bonnes relations avoir avec lui.

Les premiers mots qui me sont venus à l'esprit (au bout de la deuxième cafetière ingérée), sont gratitude et respect.

Gratitude parce qu'il me porte et me fait vivre, gratitude pour son histoire, respect de sa santé.

En réfléchissant à la santé du plateau, de son sol, de son sous-sol et de tout ce



De gauche à droite : les anthropologues Philippe Descola et Nastassja Martin, la philosophe Vinciane Despret et sa chienne Alba.

(Photo : M. B.)

qui s'ensuit (les sources, les rivières et tous les non humains qui les peuplent), m'est revenue à l'esprit la « charte pour les nouvelles installations agricoles sur le Larzac » écrite en 1981 et où on pouvait lire une intention de prendre soin de l'environnement du plateau.

Cela m'a aussi rappelé l'étude de Ronan Crézé qui a observé pendant un an le fonctionnement de la SCTL, et qui a écrit un texte intitulé « *L'appropriation collective du foncier au service d'une agriculture ancrée dans son environnement naturel : l'expérience du Larzac* ». Il y a écrit, entre autres, que 85 % des surfaces SCTL et SC GFA sur le plateau sont en agriculture biologique ou sans intrants chimiques. Et ce que je trouve intéressant est la façon dont il explique cela : non par la contrainte car le statut du fermage utilisé ici est beaucoup plus libre que des baux environnementaux par exemple, mais par le nombre important de moments de rencontres et d'échanges où les gens peuvent exprimer leurs opinions sur leurs pratiques. Car ici il y a beaucoup d'agriculture (toutes les fermes sont en activité) et aussi beaucoup de culture (lieux d'accueil culturel et d'échanges).

Sur le plateau il y a aussi beaucoup d'entraide, on se sent en sécurité affective quand on a un problème sur sa ferme ou ailleurs, et ça m'a rappelé le terme de « *communauté paysanne* » employé par Philippe Descola le vendredi soir, quand il était interrogé sur ce qu'il pensait important pour l'habitabilité d'un lieu.

Et si on se posait la question dans l'autre sens : j'ai évoqué ici les actions que les habitant-e-s devraient avoir pour prendre soin de l'élément Larzac, mais à l'inverse, si je me pose la question de quelles actions le Larzac peut avoir sur ses habitant-e-s, qu'est-ce que ça donnerait ?

Quand je pense à ça, me revient une remarque de ma maman une des premières fois où elle m'a rendu visite sur le Larzac : « *Mais il n'y a que des gens beaux, est-ce que vous sélectionnez les gens sur le physique pour venir habiter ici ?* ». Alors je tiens à dire ici que je trouve qu'il y a beaucoup d'endroits où les gens

sont beaux. Mais c'est vrai qu'il y a en a d'autres, des endroits, où je trouve que les gens ne le sont pas. Par exemple, le 20 février dernier, au tribunal de Millau où se tenait le procès de trois militants (Christian Roqueirol, Francis Roux et Éric Darley) victimes de violences policières, comble du comble accusés par les gendarmes qui les ont frappés et blessés⁽³⁾, j'observais dans la salle d'audience les personnes présentes. D'un côté les militant-e-s de la Confédération paysanne et d'autres syndicats qui avaient manifesté pacifiquement le 8 mars 2023 devant le péage du viaduc de Millau pour protester contre la réforme des retraites ; de l'autre, les gendarmes et leur avocate. Eh bien je trouvais les premiers beaux, pétillants, joyeux, et les seconds pâles, ternes et crispés. Et lorsque l'avocate des gendarmes, qui aurait assurément été qualifiée de « belle femme » selon les standards classiques de beauté, s'adressa à l'un des gendarmes appelé à la barre en déclarant « *il pleuvait des coups sur les gendarmes ce jour-là, on est bien d'accord, vous m'avez indiqué que c'est la première fois que vous voyiez cela, mais dites-moi, dans d'autres manifestations ça ne se passe pas comme ça, ça se passe bien avec la FNSEA quand elle manifeste par exemple ?* », à ce moment-là, je l'ai trouvée très moche, cette avocate. Est-ce le mensonge qui rend moche ? Est-ce l'authenticité qui rend beau ? Non maman, évidemment qu'on ne sélectionne pas les gens sur leur physique pour venir habiter ici, mais est-ce qu'à force de côtoyer des gens vrais on devient beau ? Est-ce que vivre la tête haute sur une terre de résistance rend beau ? Oui, je le pense sincèrement.

3. Et ce territoire, le collectif le souhaite habitable pour qui ?

La SCTL est indéniablement un espace de liberté. Pas étonnant que l'État n'ait pas souhaité réitérer ce modèle à Notre-Dame-des-Landes.

Bientôt aura lieu à la SCTL une assemblée générale sur le thème de la chasse, pour sonder les sociétaires sur leur rapport à la chasse. Quand je parle de chasse

ici, on est bien loin de la chasse paysanne, on parle de chasseurs majoritairement extérieurs au territoire qui viennent y chasser pour le loisir. Eh bien à la SCTL, on se donne le droit de questionner cette pratique, et moi j'y vois une évolution des relations aux non-humains qui peuplent le plateau.

À la lisière des mondes, les fleurs prennent du plaisir lorsque les insectes viennent les butiner (cf. Vinciane Despret) ;

À la lisière des mondes, les pies se moquent des scientifiques en se débarrassant de leurs sacs à dos équipés de balises GPS (cf. Vinciane Despret) ;

À la lisière des mondes, les jacinthes d'eau contrecarrent des projets capitalistes (cf. Anna Tsing) ;

À la lisière des mondes, des armées concertées de cachalots ont combattu les baleiniers dans les années 1750 (cf. Vinciane Despret) ;

À la lisière des mondes, des fourmis blanches ont tenté de saboter la colonisation anglaise en Inde en mangeant les papiers de l'administration coloniale (cf. Vinciane Despret) ;

À la lisière des mondes, des lentilles d'eau ont envahi une mégabassine du Poitou pour en saboter la pompe et incarner la revanche du vivant (cf. action du collectif « *naturalistes des terres* » le 19 juillet 2024) ;

À la lisière des mondes, la rivière n'est pas une ressource mais une puissance qui aime qu'on lui parle et qu'on lui chante des chansons (cf. Nastassja Martin) ;

À la lisière des mondes, les contes de Malika deviennent réalité et la rivière de la Dourbie se révolte et se venge de la pollution qu'elle subit.

Le Larzac, c'en est une de lisière, un lieu où on vit sur une terre commune qui n'appartient à personne en particulier, alors pourquoi ne pourrait-elle pas s'appartenir à elle-même ?

Le vendredi soir, Philippe Descola terminait sa conférence sur une très belle

phrase qui a trotté dans ma tête toute la journée du lendemain : « *Les marginaux vont sortir des lisières pour revenir au centre et stopper la course à l'abîme.* »

Moi je pense qu'il faut les laisser dans leurs lisières, ces marginaux, funambules en équilibre fragile sur les lisières des mondes, mais qu'il faut plutôt multiplier les lisières un peu partout pour qu'elles s'étendent.

D'où la pertinence des initiatives telles que les IFAC (initiatives foncières agricoles et citoyennes) décrites dans le numéro précédent de GLL (N° 381) par Gwenaël Latrouite.

À l'heure où la guerre des récits fait rage dans le monde politique français et mondial ;

À l'heure où le mensonge décomplexé devient la norme et où l'extrême-droite nous vole nos mots ;

À l'heure où l'empire Bolloré souhaite se réapproprier la notion de « bien commun » en organisant « les nuits du bien commun », têtes de pont de la guerre idéologique que mène le milliardaire d'extrême-droite Pierre-Édouard Stérin ;

Il est plus que jamais urgent de rester créatif et ne pas perdre la guerre des récits.

C'est dans ce sens que Katia Fersing et Nastassja Martin ont lancé par ces trois soirées leur proposition de « *refuge pour la pensée* »⁽⁴⁾ ; qu'elles en soient infiniment remerciées.

Ne laissons pas nos esprits se fermer, ouvrons-les, mettons de l'intention et de la justesse dans nos mots car comme le dit Daria à Nastassja, dans sa cabane du Kamtchatka : « *attention à ce que tu dis, car dehors ils nous écoutent* ». Et pourquoi pas tenter à notre tour d'écouter ce qu'ils et elles ont à nous dire, dehors, les fleurs et les pies, les jacinthes et les lentilles d'eau, les fourmis blanches et les cachalots, la terre du Larzac et ses rivières qui nous parlent, écoutons-les et multiplions les lisières des mondes.

Morgane Blanc



Pendant la table ronde au mas Razal le samedi soir

(Photo : Morgane Blanc)

*Agentivité : En psychologie, l'agentivité est la perception de soi comme acteur du monde, capable de faire arriver des choses, et pas seulement comme quelqu'un à qui il arrive des choses.

1. Voir le livre *Habiter sans posséder, la vie collective à l'épreuve de la propriété*, par la foncière Antidote, aux éditions Les presses du Faubourg.

2. Dans son livre *La fragilité*, Miguel Benasayag décrit la fragilité, condition même de l'existence, comme ce qui nous rappelle ces liens avec le tout substantiel dont nous sommes porteurs, mais aussi avec ce que notre époque oublie : la longue durée des phénomènes sociaux.

3. Voir une vidéo des violences policières lors de la manifestation sur [youtube.com/watch?v=lbO3gh14ZxE&ab_channel=Millavois.com](https://www.youtube.com/watch?v=lbO3gh14ZxE&ab_channel=Millavois.com)

Après cette scène, Christian Roqueirol est violemment projeté à terre la tête la première par un gendarme, provoquant un traumatisme crânien. Il perd connaissance et aura en conséquence 10 jours d'incapacité totale de travail.

4. Ce cycle de trois soirées n'est qu'un début, d'autres rencontres auront lieu bientôt pour poursuivre ce processus, si vous souhaitez y participer, abonnez-vous dès à présent à la lettre d'information du musée de Millau sur mumig.fr/accueil, c'est le moyen le plus sûr d'être tenu au courant des prochains événements de ce cycle car les places seront limitées pour y participer.